

François Ouellet, *La fiction du héros : l'oeuvre de Daniel Poliquin*, Québec, Éditions Nota bene, 2011, 221 p.

Johanne Melançon

Number 33, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016377ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016377ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, J. (2012). Review of [François Ouellet, *La fiction du héros : l'oeuvre de Daniel Poliquin*, Québec, Éditions Nota bene, 2011, 221 p.] *Francophonies d'Amérique*, (33), 137–140. <https://doi.org/10.7202/1016377ar>

Pour mieux déjouer les limites contrariantes qu'impose la double page sur laquelle il transpose sa vision des lieux, l'artiste sait user adroitement de plongées et de contre-plongées (p. 38, 39, 53, 102, 137) pour mettre en scène et révéler le charme de bâtiments engoncés dans des feuillages où ils se dissimulent à demi.

Ici et là, de petites illustrations allègent les pages d'un texte qui, sans elles, aurait sans doute paru trop dense. Les temps révolus y sont souvent le plus simplement, mais aussi le plus directement représentés : ici, un mur de pierre affaissé ; là, une ancienne cabane à sucre ; puis, ailleurs encore, c'est un caveau. La corde de bois et l'égal de fruits en bordure de la route toujours pittoresques peuvent prétendre, mais pour combien de temps encore, à l'intemporalité.

En conclusion, un constat. Ce livre trouve sa pertinence d'abord et avant tout auprès des habitants du Québec eux-mêmes. Les autoroutes les ont depuis longtemps détournés de la fréquentation de chemins de mémoire pittoresques et bucoliques qui autorisent la redécouverte de lieux empreints de beauté, de cachet et de souvenirs. Or ce sont eux plus que tout autre qui donnent au pays sa densité et son épaisseur historique. Ce livre parviendra aussi à dévier des voies rapides nombre de touristes. Il appartiendra alors au chemin du Roy de les convaincre du bienfondé du proverbe gitan : « Ce n'est pas la destination qui compte, mais la route. » Ce livre rappelle, en filigrane, une vérité qui n'est libellée sur aucune de ses pages. Comme tout corps dépourvu d'artères ne peut soutenir la vie, nul pays n'existe ni ne croît s'il n'a de chemins qui le traversent, s'il n'a de routes qui le relient aux autres États, si les humains qui le composent n'ont de voies pour se rejoindre.

*Carol Jean Léonard
Campus Saint-Jean
Université de l'Alberta*

François Ouellet, *La fiction du héros : l'œuvre de Daniel Poliquin*, Québec, Éditions Nota bene, 2011, 221 p.

Dans *La fiction du héros*, François Ouellet nous offre une lecture magistrale de l'œuvre romanesque de Daniel Poliquin. Sa porte d'entrée dans l'œuvre est une phrase, attribuée à Oscar Wilde, citée en exergue de *La côte de sable* : « Dans la littérature, il faut tuer son père » (p. 9). Car, pour François Ouellet, la figure du Père « définit ce qu'est par essence

la littérature fictionnelle, son écriture, ses dispositions narratives et ses enjeux discursifs » (p. 10). Aussi, il ne cherche pas tant à démontrer que l'œuvre fictionnelle de Daniel Poliquin est « exemplaire de la représentation littéraire du Père », mais plutôt qu'elle constitue « une manière esthétique parmi des milliers d'autres de montrer comment la question du Père *est* exemplaire » (p. 10). La métaphore paternelle – le *Père* renvoyant à « tous traits symboliques qui font office d'autorité dans l'imaginaire collectif » (p. 11) –, du moins la démonstration de sa centralité dans la littérature, est donc l'objet de cet essai, l'œuvre poliquienne en étant une manifestation privilégiée.

Le premier chapitre met en place de façon claire et rigoureuse le cadre théorique et la grille de lecture, alors que le texte est considéré comme un système qui ne renvoie qu'à lui-même – ce qui n'empêche pas l'essayiste de citer à quelques reprises des propos de l'auteur sur son œuvre pour appuyer son commentaire. Ainsi, « [...] lire un roman, c'est lire dans la perspective du héros une histoire qui *signifie* le Père » (p. 12). Dans ce contexte, la « visée de maturité » du discours de fiction consiste à « passer au rang de Père » – expression empruntée à Simon Harel (p. 12). Ce qui s'écrit donc dans le texte, c'est ce qui vient après la mort du Père (p. 14), d'où la nécessité de recommencer à zéro et de se libérer de la conscience coupable, voire de sauvegarder l'héritage et de poursuivre la lignée. Tous ces éléments se retrouvent dans le premier texte publié de Daniel Poliquin, la nouvelle « Pourquoi les écureuils d'Ottawa sont noirs », comme nous le rappelle l'essayiste, qui souligne comment cette légende animalière contient en germe le projet esthétique de l'écrivain et définit sa conception de l'identité comme un « *mouvement vers* » (p. 17).

Chacun des chapitres suivants s'attarde à l'un des romans de Daniel Poliquin, dans leur ordre de parution, de *Temps pascal* (1982) à *La kermesse* (2006), en faisant des allusions aux deux recueils de nouvelles et à l'essai *Le roman colonial* pour éclairer ou nuancer la lecture au besoin. Englobante, la lecture de François Ouellet s'effectue aussi dans un va-et-vient entre les œuvres au fil de sa progression.

Ainsi, dans *Temps pascal*, il faut régler la situation problématique avec le père, alors que le second roman, *L'Obomsawin* (1987), dit la présence de la mère, exprime la paternité impossible et introduit la notion de conscience coupable à travers le narrateur Louis Yelle. *La côte de sable*, qui porte en exergue la fameuse citation de Wilde, cherche à assumer le

meurtre du père, condition essentielle pour pouvoir devenir père à son tour, tout en accentuant la présence de la mère. *L'écureuil noir* (1994), à travers Calvin Winter, illustre le « parricide littéraire exemplaire » et inscrit un « recentrage de la question du père » (p. 94) par la reprise de la légende de l'écureuil noir. Plus que *L'Obomsawin* encore, il souligne l'importance de se débarrasser de la conscience coupable. De plus, il règle momentanément la question de la mère, et offre « un premier bilan » (p. 115). Selon François Ouellet, c'est ce roman – et non *L'Obomsawin*, comme l'a affirmé Daniel Poliquin pour qui, du point de vue de l'idéologie, son second roman marquerait la fin de son « service littéraire » – qui marque la fin d'un cycle; du moins, c'est l'analyse que François Ouellet fait en rapport avec la métaphore paternelle. Cette fin de cycle se concrétise dans la transfictionnalité (retour des personnages) et dans la dynamique de la fiction (p. 116). À ce point de sa lecture, François Ouellet remet aussi en question l'analyse de François Paré quant à la posture scripturaire des narrateurs (p. 121). En effet, pour François Ouellet, « [...] *L'écureuil noir* accomplit la consigne de Wilde, comprise comme discours fondateur de la littérature » (p. 128).

Si les deux derniers romans publiés de Daniel Poliquin témoignent des mêmes préoccupations éthiques, il y a une nette modification de l'esthétique, qui devient baroque, picaresque. Malgré cette nouvelle manière, *L'homme de paille* (1998) ne fait pas progresser la question du père. Enfin, *La kermesse* met en scène la mort de la mère et propose le relais de figures maternelles. Selon François Ouellet, si ce roman exprime la « nécessité de passer au rang de père » (p. 187), il met surtout en scène la réconciliation avec le père (p. 190) – ce qui est unique dans l'œuvre poliquinienne. Sauf qu'il exprime aussi l'incapacité de devenir père (p. 203) – sinon ce serait la fin de l'écriture? – à cause de « l'imposante figure maternelle » (p. 212).

Enfin, la *Clausule*, qui tient lieu de conclusion, noue l'ensemble des fils pour illustrer « la dynamique de la métaphore paternelle telle que la donne à lire l'œuvre de Poliquin dans les liens qu'elle institue entre le fils et le père par l'entremise de la femme » (p. 203). En filigrane, il montre aussi toute la richesse des romans de Daniel Poliquin en mettant en lumière le discours biblique qui nourrit et travaille les romans.

Au terme de son parcours de lecture, l'essayiste affirme que « la littérature selon Poliquin parvient avec peine à négocier l'injonction "passer au rang de Père" dans son rapport au signifiant maternel. C'est celui-ci

qui a le dernier mot » (p. 212). Mais cette tension du texte « est dans tous les cas éminemment créatrice » (p. 213).

Que l'on adhère ou non au postulat voulant que la figure du Père soit ce qui fonde la littérature, on ne peut que souligner la qualité, la finesse et la justesse de la lecture de François Ouellet. Sa *lecture*, organique et intelligente, montre combien nous sommes véritablement devant une œuvre en même temps qu'elle témoigne de la pertinence de l'approche. S'il faut en croire l'exergue de *La fiction du héros*, on doit avoir lu et relu l'œuvre de Daniel Poliquin pour bien saisir la justesse des nuances et de l'analyse de François Ouellet. Mais cet essai prouve aussi qu'une œuvre prend tout son sens à la lumière d'une lecture qui sait être à sa hauteur.

Johanne Melançon
Université Laurentienne

Lori Saint-Martin (dir.), *Gabrielle Roy en revue*, avec la collaboration de Sophie Montreuil, Québec, Presses de l'Université du Québec; Montréal, Voix et images, 2011, 208 p.

Lire et relire Gabrielle Roy

Que faire, aujourd'hui, d'un nouveau recueil d'articles sur l'œuvre de Gabrielle Roy? Qu'y a-t-il à ajouter plus de cent ans après la naissance de l'auteure, après les travaux de chercheurs individuels et de groupes de recherche d'un peu partout dans le monde, après plus de cinquante ans de recherche ciblée, et plus généralisée, sur les écrits publiés et inédits de l'écrivaine?

Dans ce champ de recherche bien peuplé, le numéro de la collection « De vives voix » que Lori Saint-Martin a dirigé compte rassembler, autour de l'auteure consacrée de la littérature québécoise qu'est maintenant Gabrielle Roy, une sélection critique d'articles marquants parus dans la revue *Voix et images* et dans les « Voix et images du pays » (1967) des *Cahiers Sainte-Marie*. En ce sens, il s'agit moins d'avancer de nouvelles idées que de faciliter la circulation des discours critiques du passé afin, d'une part, de témoigner de leur évolution chronologique et, d'autre part (on le déduit), de stimuler de plus amples recherches sur l'œuvre de Gabrielle Roy.